

Nous voici donc, mes frères, une fois encore, unis dans le souvenir d'un Français déporté, et qui n'est pas revenu. Nous sommes ici pour nous souvenir devant Dieu de ce que ce Français, est Alsacien, Henri STROH, a été et a fait pour la France, et par conséquent pour nous.

Comme dans d'autres circonstances analogues à celle-ci, nous nous arrêterons quelques instants, sur le chemin de notre existence, qui, avec ses soucis, ses peines, ses devoirs, nous entraîne de plus en plus rapidement loin de ces années tragiques, marquées, pour la France et pour nos foyers, de tant de deuils.

En vérité, il est bon que, dans des heures mises à part, comme celles qui nous rassemblent pour le souvenir, nous nous rappelions ce que nous leur devons, à ceux qui ont tant souffert, ceux dont nous n'avons pas pu saluer la joie du retour.

Nous sommes ici pour redire à notre soeur, Madame STROH, à ses enfants, aux soeurs et frères dont la tendresse a été pour lui une telle joie, et un tel réconfort, notre vive, notre constante, notre fraternelle sympathie. Nous les avons accompagnés sur le chemin douloureux sur lequel, multipliant les démarches, poursuivant les recherches, sollicitant les enquêtes, ils espéraient, jour après jour, obtenir un signe qui leur aurait rendu confiance, et, nous avons pressenti ce qu'a été, pour eux, cette inexprimable souffrance de l'attente, et d'une attente qui, de jour en jour, semblait devoir être abandonnée, jusqu'au moment où il apparut qu'il fallait consentir à ce sacrifice.

Lorsque nous pensons à celui dont vous évoquez, vous, Messieurs, qui l'avez connu et qui avez travaillé avec lui, l'image d'intelligence, d'énergie, de labeur, nous ne pouvons pas oublier ce qu'était ce fils d'Alsace, et que derrière lui, tout un arrière-fond alsacien explique ce qu'a été sa personnalité, et que c'est dans le sol tant aimé de sa petite patrie, et dans la vie morale et spirituelle de celle-ci que plongent toutes les racines de sa sensibilité, de son caractère, de sa volonté.

Il me reste à évoquer ici, qu'il était l'arrière-petit-fils d'un pasteur d'Alsace qui, en 1815, s'est opposé, se jetant tout entier dans cette affaire, aux risques d'y laisser sa vie, à ce que dix-huit catholiques, pris comme otages dans sa paroisse, soient fusillés par l'armée allemande. Il y a là une ascendance émouvante, à laquelle Henri STROH a toujours pensé avec une infinie gratitude, ayant conscience de tout ce qu'il lui devait, à ce père qui, comme tant d'autres, après 1871, a abandonné une situation, une terre natale, une famille, pour rester fidèle à la grande patrie, puisqu'il n'était plus possible de penser français dans la petite patrie.

Et alors, cela a été, pour celui dont nous nous souvenons, à Paris, ces études brillantes, ce coup double, si je puis ainsi dire familièrement, par lequel il fut reçu à l'Ecole Polytechnique, troisième, et à l'Ecole Normale Supérieure, ces études à l'Ecole, qu'il a beaucoup aimées, portant en lui le souci de toujours élargir sa culture, de ne pas la restreindre à ce qui devait être sa spécialité, mais de l'agrandir par la lecture, les voyages, les contacts humains, et toute la richesse de pensées qu'il portait en lui. Vous savez, vous qui représentez ici l'admirable corps du Génie Maritime, quel officier hors ligne il était dans ce corps, et comment bien des années, spécialisé dans des questions de sous-marins et de torpilles, il a accompli un service délicat et dur, avec ce haut sens du devoir qui le faisait remarquer par ses chefs, et aussi, souvent, aimer par ses subordonnés.

C'était un chef, un de ces hommes qui, lorsqu'ils ont une responsabilité, l'assument pleinement, n'ont pas peur de regarder en face le devoir, de courir le risque d'affirmer comme ils croient devoir le faire lorsqu'il le faut, leurs convictions. Certes, il peut nous arriver, enfants de l'Alsace, d'avoir le caractère un peu rude, mais sous cette rudesse se cache une âme infiniment sensible et tendre, capable de beaucoup souffrir, mais qui sait refouler en elle tous ces besoins du sentiment, et céder au devoir de ce qui doit être fait pour soi-même et les autres. Henri STROH n'exigeait rien des autres qu'il ne commençât à exiger de lui-même.

Lorsqu'il fut appelé à quitter en 1933 Saint-Tropez, pour devenir Directeur des Etablissements Schneider, au Creusot, il ne tarda pas à révéler dans cette immense entreprise nationale quelles étaient ses qualités exceptionnelles de conscience, de caractère, dues aux traditions de sa famille, dues à son éducation protestante très particulièrement, et il sut apporter à l'accomplissement de sa tâche continuelle ce sens social, ce souci de l'humain qui caractérise l'homme qui est appelé à être chef parmi d'autres hommes.

C'est alors qu'il eut la douceur de voir sa famille peu à peu s'agrandir. Quelle joie lui ont donnée ses trois fils, et comme nous pensons à cette heure au troisième, Bernard, actuellement en Indochine, où il sert la France, comme ses frères l'ont fait pendant la guerre, et comme son père voulait que ses fils servissent leur patrie.

Comme nous pouvons nous représenter ce foyer tel qu'il était là-bas, au Creusot : l'homme des grandes responsabilités, l'homme des grands labours, l'homme qui prenait jour après jour des problèmes de direction, et des problèmes humains, et qui, rentrant à la maison, trouve la compagne de sa vie, et ses fils, et qui sait qu'un foyer chrétien et français est une incomparable richesse et une cellule vivante qui, dans une patrie, est une force.

Mais voici que la guerre arrive ... Juin 1940 : c'est l'occupation. Vous savez tous - et beaucoup d'entre vous savez mieux que moi - ce qu'ont été alors ces années 1940 à 44 pour l'ami dont nous nous souvenons à cette heure.

J'ai eu le rare privilège de le rencontrer au cours de ces années - c'était, je crois, en 1941 -, et je me rappelle cette conversation que nous eûmes, alors que de graves problèmes se posaient devant le Directeur du Creusot, du fait de la présence des Allemands, et comme il sut dès le premier jour être un grand résistant, et comme avec puissance, avec savoir-faire, avec autorité, il sut freiner le travail auquel il fallait consentir, faire en sorte que les locomotives exigées ne sortissent pas, attirant sur sa tête des menaces de plus en plus précises, jusqu'au jour où, au moment même où il se préparait à aller voir - et avec quel sourire ! - le premier de ses petits-fils, il fut arrêté, jeté en cellule ...

Et ce furent les étapes si pénibles : Neuengamme, Oranienburg, Buchenwald enfin, et les messages qu'il a pu vous adresser des camps de déportation, ces messages dans lesquels tous ensemble vous percevez le chant de son âme, lorsqu'il vous dit : "Je veux chanter en quelques mots la joie, la grâce, la bonté, et en même temps l'atroce souffrance d'un homme qui a l'impression que ce qu'il voit, ce dont il est témoin, ce qu'il subit lui-même parfois ... lui fait revivre l'Enfer de Dante ", qu'il vous encourage à relire pour être en communion avec ses camarades et avec lui.

C'est dans ces camps dont les noms sont à jamais gravés dans le cœur des Français, qu'a été jetée une élite intellectuelle, et qu'elle y a souffert; quand nous pensons à cette substance incomparable dont notre pays est maintenant privé, comment nos cœurs ne se serreraient-ils pas, et comment n'entendrions-nous pas nous-mêmes cet appel, l'héritage qu'un Henri SPROH a laissé, non pas seulement à ses fils, et à ses petits-enfants, mais à nous tous, français. - Nous devons conserver le front haut à certaines heures, et savoir que, quelles que soient les bassesses, les corruptions et les perversions dont nous sommes témoins, il y a dans notre peuple de France, il y a dans la petite patrie d'Alsace, d'incomparables richesses d'hommes que nous devons mettre en oeuvre au service de la grande patrie dont il vous parlait dans son dernier message :

"Vous êtes les bons soldats de la patrie."

Il demandait que la douce France restât toujours le pays de la mesure.

Et puis, cela a été le silence, ce grand mystère d'un déporté que l'on a vu après la libération, dont par conséquent tout permettait d'espérer et d'attendre le retour, et puis le silence ...

Maintenant, nous sommes ici devant Dieu, et nous avons reçu dans nos coeurs le message de Jésus-Christ : "Je suis la Résurrection et la Vie; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, vivra à jamais".

Mes frères, si nous sommes réunis dans ce sanctuaire, ce n'est pas simplement pour remercier Dieu de ce rayonnement d'une personnalité humaine devant ceux qui l'ont rencontrée, ce n'est pas seulement pour rendre grâce à la puissance de Dieu se manifestant dans un peuple comme le nôtre par des caractères qui s'expriment dans l'action dont vous avez été les témoins, vous qui avez rencontré un homme comme Henri STROH, mais c'est avant tout pour entendre ce que nous annonçons devant la mort l'Évangile de Jésus-Christ.

Alors que nous venons de célébrer le Dimanche de la Passion, nous savons que, si l'Église est en marche vers le Golgotha, elle est aussi en marche vers le tombeau vide de Jésus-Christ, promesse de victoire sur la mort et de vie éternelle.

La mort de tous ces hommes, de toutes ces femmes, de tous ces soldats, de tous ces prisonniers, cette mort atroce dans les camps de concentration, dans les chambres à gaz ou les fours crématoires, sous les tortures et sur les terres étrangères, loin des foyers, loin de la patrie, loin de l'Église où l'on venait prier, elle est suivie de la promesse de la vie qui retentit malgré toutes ces horreurs; sur tous ces morts, c'est la grande promesse de la vie qui éclate au jour de Pâques, alors que trois jours auparavant, sur Jérusalem, s'étendent les ténèbres. Lui, Jésus-Christ, est mort pour que, par la victoire qu'il a remportée sur la mort, nous sachions que, créatures mortelles, nous sommes appelés cependant à la vie éternelle, pour que, notre foi recevant par lui la croix offerte, nous devenions ses fils. Il est mort, il a souffert pour que, sur le chemin de nos dépouillements et de nos souffrances, lorsque la révolte gronde dans nos coeurs, lorsque l'amertume et la tentation de la haine nous envahit, nous lui remettions toutes nos épreuves, nos haines, nos amertumes, nos révoltes, et nous recevions de lui, au pied de la Croix, auprès de laquelle, depuis dix-neuf siècles, tant de malheureux ont été pleurer, l'assurance que nous nous retrouverons un jour aux rives de la vie éternelle.

Et vous tous qui êtes venus ici, interrompent un instant vos obligations quotidiennes pour apporter une parole de sympathie, et pour, dans une simple poignée de mains, marquer que vous avez conscience de ce que vous devez à celui qui s'en est allé la-bas, de ce que la France lui doit - nous tous qui sommes ici, recevons dans nos coeurs cette grande et glorieuse nouvelle que la mort a été vaincue, que ce n'est pas simplement une vérité théorique, mais que c'est la vérité vivante, que nous avons à vivre; nous qui serons

appelés à mourir demain, emportons cette promesse dans nos
coeurs; que le souvenir d'Henri STROH s'unisse dans nos
coeurs à la promesse de Jésus-Christ :

" Je suis la Résurrection et la Vie : celui
qui croit en moi, quand même il serait mort,
vivra; et quiconque vit et croit en moi,
vivra à jamais ".

AMEN.

Texte de l'allocution prononcée par
Monsieur le pasteur Boequer le 23 mars 1947
au temple de Passy.